

Pasteur de profession, l'auteur a écrit plusieurs livres de réflexion théologique. Arrivé à l'âge de la retraite, il a publié des récits sous la forme de nouvelles, mais il a également écrit le roman que voici. Il s'agit du récit imaginé d'une suite d'événements qui s'enchaînent sur plusieurs années. Le lecteur retrouvera sous cette forme romanesque bien des thèmes propres à l'auteur qui se situent dans la ligne de pensée du protestantisme libéral d'aujourd'hui.

PRÉAMBULE

Ce texte ayant été écrit il y a quelques années, il a fallu l'actualiser. En fin de texte, le lecteur trouvera des notes pour en faciliter la lecture. L'épilogue ajoute un texte tout récent, daté du 22 mars 2022, qui met le point final au roman en ajoutant la décision de la Conférence des Religions pour la Paix.

Je remercie très chaleureusement Solange, mon épouse, qui a mis au point la correction des fautes d'orthographe ou de frappe, et Jean-Michel, mon fils, pour la mise en page de l'ensemble.

CHAPITRE 1

C'est le printemps. Le camp ruisselle de lumière au soleil levant, les pins verdissent leurs aiguilles et rougissent leurs troncs. Ce matin-là, Fatima s'est levée tôt pour sarcler ses salades. Elle bombe le torse, creuse les reins, campant sa silhouette de femme enceinte. Elle arrive sur le lopin du jardinet minuscule chichement alloué aux harkis, et brandit sa houe, quand une douleur violente la jette à terre. Le bébé ! Le bébé est là ! Fauchée par la douleur, et mue par un réflexe ancestral, elle s'accroupit, jambes écartées. Les eaux s'écoulent à terre, elle s'agrippe au manche de sa houe, force de toute son énergie de parturiente et, dans un cri de souffrance mêlé d'une joie victorieuse, elle expulse le bébé de sous elle. C'est un garçon ! Elle le prend de son bras gauche et, de l'autre, elle s'agrippe à sa houe pour se relever. À ce moment-là, le fils pousse à son tour son cri de vie. Elle pleure. De joie, de libération, de fierté. Péniblement, elle se dirige vers la maison : un baraquement sale et pitoyable. Avant de s'allonger sur le lit, une simple paillasse, elle frappe à la cloison pour avertir la voisine. Elle s'effondre.

La voisine aussitôt accourue, c'est un ballet d'ordres et de gestes qui se suivent. Une bassine d'eau chauffe sur le feu, des linges blancs qui attendaient l'événement emmaillotent le bébé après que le cordon qui le reliait encore à sa mère ait été coupé.

Puis, c'est la toilette de la mère et de l'enfant. Les femmes sont nombreuses maintenant dans la maison, et les youyous vibrent dans l'espace. Youyou ! Youyou ! C'est un garçon, clament à la ronde ces youyous échevelés. Au bruit qui retentit dans le camp, Ali arrive en courant : il a deviné l'arrivée du bébé. Entrant en trombe dans la chambre, déjà averti qu'il s'agit d'un garçon, il l'arrache au lit et le prend à pleines mains pour le brandir haut au-dessus de sa tête. Il sort au-dehors, le bébé toujours à bout de bras, et crie :

– C'est un garçon ! c'est mon fils ! Qu'Allah soit béni, que le nom d'Allah soit béni !

Il en pleure lui aussi, et des larmes ruissellent sur sa barbe.

– On l'appellera Hassen, s'écrie-t-il.

Le cri se transmet en écho dans le camp, et le soleil du printemps perce ses rayons d'une intensité rare qui embellit les bourgeons et les pins, les fleurs et même les cailloux du sol pourtant sans éclat particulier. Ce ne sont que les pierres concassées du terrain d'un camp ordinaire, ç'est-à-dire laid et sans vie. Mais ce jour-là, ce matin-là, tout resplendit et chante la joie d'une vie qui arrive. Malgré la désolation d'un camp de rapatriés et la tristesse de ces harkis oubliés de la société, oubliés des leurs là-bas de l'autre côté de la mer comme oubliés des habitants et des administrations du pays de France, une naissance apporte toujours avec elle un peu d'espoir. Demain sera peut-être meilleur qu'aujourd'hui, et Hassen aura peut-être la chance de réussir une vie libre.

Ce même jour de joie, Sarah elle aussi accouche, d'une fille, dans la maternité du village voisin. Le bébé portera le nom d'Aïcha. Sa mère n'est pas en très bonne santé, et ne peut allaiter sa fille. Aussi tout naturellement Fatima nourrira les deux enfants, le sien et la petite Aïcha. Ils sont désormais comme deux jumeaux et deviennent inséparables. Sur le tapis de la pièce, chez

Ali, ils se font face, ou font chaque fois l'effort de se retourner dès que leurs regards ne peuvent plus se croiser. Ils s'observent pendant des heures, gazouillant et faisant des bulles avec de larges sourires enjôleurs. Fatima et Sarah, qui maigrit de jour en jour, ne se lassent pas de les contempler en échangeant des paroles complices tout en se délectant de délicieux loukoums.

Les années passent, Hassen et Aïcha ont appris à marcher et gambadent dans le camp. Hassen est un garçon trapu et large d'épaule, alors qu'Aïcha s'allonge en belle tige toute en grâce. Hassen lui apprend à monter dans les arbres, Aïcha l'initie aux noms des fleurs ; les harkis en font croître quelques-unes dans leurs bouts de jardins, mais les plus belles sont les sauvages, qu'on peut cueillir à l'extérieur, sur les bords de la route. Le bois de pins commence à peine est-on sorti du camp, et les enfants aiment s'y perdre, croient-ils, en s'éloignant quelque peu de la clôture. Ils y pénètrent, traversant quelques fourrés en se mettant à quatre pattes ; ils ont aménagé une toute petite clairière en cabane : quelques branches entremêlées qui se dressent pour se rejoindre en l'air, laissant un espace pour s'y faufiler, le tout caché sous un feuillage épais. Serrés l'un contre l'autre, les deux vivent leur rêve : être loin du camp, de ses odeurs de frichti et de poubelles entassées, pour partir, partir libres ailleurs, où la vie est rose et les enfants bien habillés.

Un jour, Hassen vient chercher Aïcha avec un air mystérieux au coin des lèvres.

— Regarde, j'ai pris des allumettes !

Aïcha prend à son tour dans sa poche quelques Chamallows et tous les deux ensemble rejoignent la cabane. Après avoir coupé de petites branches bien droites, ils les effeuillent et en grattent l'écorce. Ils enfilent ensuite les Chamallows sur ces branchettes. Puis ils récoltent quelque bois sec et des feuilles, et Hassen gratte

une allumette. Les Chamallows grillés sur feu de bois sont une friandise fameuse bien connue de tous les enfants ! Simplement, il faut faire bien attention de ne pas se brûler la langue. Comme le feu manque de s'éteindre, Hassen et Aïcha soufflent sur les braises, une fois, deux fois, trois fois... Quand soudain, les flammes semblent exploser brutalement pour atteindre jusqu'au faite de la cabane, qui prend feu à son tour. Les deux enfants tentent de maîtriser l'incendie naissant, ils piétinent les feuilles qui brûlent sur le sol, ils en éloignent celles qui pourraient aider l'incendie à se propager. Peine perdue ! Les buissons avoisinant s'enflamment à leur tour, puis l'écorce des pins, puis les aiguilles, et l'incendie embrase tout ce coin du bois. Ce n'est pourtant pas la grande chaleur de l'été, mais l'hiver n'a pas été pluvieux et le sol est resté sec. Aïcha, affolée, court au camp avertir les parents,

— Viens, Hassen, il faut faire vite !

Mais Hassen, qui s'est éloigné quelque peu de l'incendie, n'entend pas : il reste là, fasciné par les flammes et par le bruit des pins qui craquent de chaleur. Il en ressent à son tour comme une douce chaleur, excitante, qui descend le long de son dos. Ses yeux brillent, il frissonne, saisi d'une émotion qu'il ne se connaissait pas. Il reste là sans pouvoir quitter des yeux le spectacle du feu, paralysé qu'il est par la beauté du danger. Soudain des bras vigoureux l'arrachent à sa contemplation et ses joues reçoivent une monstrueuse paire de gifles. Les pompiers sont arrivés. Ils maîtrisent très vite le feu, qui n'est pas bien dangereux, mais dans ce pays de pinèdes on ne sait jamais, il faut être très vigilant. Le soir, le chef de camp convoque Ali avec son fils dans son petit bureau. Le chef de camp est un personnage redoutable, et redouté. C'est un ancien de l'OAS, placé là parce qu'il sait l'arabe et qu'il connaît bien les harkis qu'il a pratiqués en Algérie pendant la guerre. Il semble se venger d'un sort qu'il estime injuste

lorsqu'on lui a collé cette responsabilité d'un camp à gérer. Par contre sa femme, elle, s'y est bien faite : plusieurs fois par semaine, elle prend son panier, et fait le tour des baraques pour le remplir ; ici, on lui donne une galette, là, quelques pâtisseries, ou quelques légumes. C'est comme ça, il faut bien s'arranger avec ce qu'on a, n'est-ce pas ? Peu nombreux sont ceux qui refusent ; dénoncés par sa femme, ils seront traités sans pitié par le chef ! À eux, les corvées et les services. Ali qui tient son fils par le bras rentre dans le bureau du chef. Il est terrifié par ce qui va arriver. Il n'a pas tort : le chef s'approche, et gifle Ali par deux fois, devant son garçon. Hassen ne l'oubliera jamais, et la honte publique ressentie par son père l'emplit d'une colère violente déchaînant en lui l'envie de le venger. Mais il est encore trop jeune. Le chef parle alors comme un couperet :

— Demain, j'envoie ton fils au centre socio-éducatif, il faut qu'il apprenne à vivre !

Le centre, tous le connaissent : c'est en quelque sorte un camp disciplinaire redouté de tous, des enfants comme de leurs parents. Ali est révolté, mais il ne veut pas le montrer au chef. Il sort, traînant toujours son fils par le bras. Dans la maison, il défait sa ceinture en cuir, il déculotte Hassen et lui donne la raclée de sa vie.

Le lendemain, la voiture du camp vient prendre Hassen à la maison, qui emporte avec lui un petit bagage préparé par Fatima au travers des larmes, et part, loin, loin, loin de ses parents, de ses frères et de ses sœurs, loin d'Aïcha. Il ne pleure pas, lui, le garçon, il garde en lui toute sa colère, qui ne le quittera plus. Hassen ne saura plus pleurer.

Une année passe, et Hassen est enfin autorisé à revenir. C'est alors que le docteur Saint-Gris, ami du vieux Brahim, le grand-père, (il l'a connu à Alger, autrefois) intervient auprès du chef

pour qu'Hassen ait droit à une scolarité normale. Il faut qu'il la fasse en dehors du camp, à l'école du bourg voisin, où le docteur connaît le couple d'instituteurs favorables aux enfants du camp. Il y retrouve, quelle joie, Aïcha ! C'est la fête de chaque jour, et Hassen apprend vite et comprend tout. C'est bien un enfant doué, qui mérite de faire de bonnes études.

Mais son tempérament continue à lui jouer des tours... Un jour, alors qu'une sortie scolaire emmène les enfants à Marseille, la grande capitale, Hassen entraîne Aïcha dans une petite rue sans se faire repérer par l'instituteur, et tous les deux, vite, courent, courent, et montent jusqu'à la Bonne Mère. Ils gravissent toujours en courant les centaines de marches qui conduisent à la basilique de Notre Dame de la Garde. Arrivés en haut, à peine essoufflés, ils pénètrent dans l'église et s'émerveillent des belles peintures qui en décorent les murs : des flammes, des accidents, des malades, des bateaux en détresse figurent pêle-mêle sur tous ces tableaux, et sur chacun, dans le coin gauche, une dame apparaît au milieu d'un cercle de lumière avec le bras tendu comme si elle voulait apporter de l'aide aux malheureux. Ils ne savent pas qu'il s'agit de la Vierge et qu'elle est ici la Bonne Mère dont ils connaissent le nom sans savoir de qui il s'agit. Les deux enfants se sont spontanément donnés la main, ils se serrent l'un contre l'autre, et se sentent envahis d'une douceur immense. Lorsqu'ils sont sortis, ils s'approchent du bord de la falaise qui domine la ville en dessous. Leurs regards embrassent le vaste panorama des montagnes au loin, les chaînes de l'Estaque et de l'Étoile, et jusqu'au massif de la Sainte-Baume. Ils s'accourent à la rambarde de pierres. Marseille est à leurs pieds comme si la ville s'offrait à eux. Alors Hassen, tout pénétré d'une grande exaltation, prend amoureusement Aïcha par la taille et lui dit :

— Je suis le roi, et tu es ma reine ! Tout ce que tu vois est à moi, je te le donne. Regarde ici, c'est mon château (il lui montre le fort Saint-Nicolas) ; et là, regarde : c'est la flotte de mes bateaux qui voguent jusqu'au bout du monde pour t'apporter de l'or et des bijoux (c'est le vieux port). Les maisons que tu vois sont celles de mes sujets, et les rues bien droites qui découpent les maisons en petits carrés sont celles que je parcours pour recevoir l'hommage que l'on doit au roi. Là-bas, dans la mer, regarde : une île, c'est là que j'enferme mes prisonniers.

Aïcha est toute émerveillée à la fois du spectacle et de la grandeur de son roi. Elle sent son bras qui entoure sa taille. Elle se tourne vers lui, le regarde amoureusement droit dans les yeux, et, doucement, lentement, à peine effarouchée, elle approche ses lèvres de ses lèvres et l'embrasse. Ce sera leur premier baiser.

Le soir tombe et rappelle aux deux tourtereaux qu'ils doivent retrouver la classe et le bus qui les ramènera chez eux. Mais où se diriger ? Comment faire pour rejoindre le bus ? Ils découvrent soudainement qu'ils sont encore de tout jeunes enfants perdus. Des larmes coulent sur les joues d'Aïcha, et leur allure tellement apeurée attire l'attention d'un brave agent de police qui les prend en charge et les ramène à leur école, après avoir téléphoné au directeur.

Ce qui devait arriver arrive : Hassen et Aïcha sont séparés, définitivement cette fois. Et, grâce à nouveau au docteur Saint-Gris, qui a ses entrées dans les milieux catholiques, Hassen est mis en pension dans une institution catholique de Marseille. Comme il est d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, il y fait de brillantes études qui le mènent jusqu'à l'école d'ingénieur de la catho. Il a dix-huit ans.

Hassen pourtant semble comme rongé par quelque mal au fil de ses années d'études. Il réussit, c'est vrai, et y trouve de grandes

raisons d'en être satisfait, mais il n'arrive pas à oublier la gifle de son père. Dans ce lieu privilégié où tout est préparé pour rendre la vie agréable aux futurs cadres catholiques de la nation, où les étudiants ont à disposition les outils technologiques du dernier cri, il ne peut ôter de son esprit le souvenir du camp et de la baraque familiale. L'image de son père humilié, traité comme un valet de bas étage, et le souvenir du visage de sa mère raviné par les privations obligées, le hantent. Il a appris que certains fils de harkis se sont révoltés contre la condition infligée à leurs familles. L'un d'eux qui avait osé occuper les locaux du service des rapatriés à Marseille, a menacé de se faire sauter par une bombe avant d'être arrêté. Il y a eu plusieurs marches de protestation dans quelques grandes villes de France, des grèves de la faim, le blocage de l'aéroport de Marignane, l'occupation d'une église. Il a suivi tous ces mouvements de révolte avec passion, qui pourtant n'ont jamais abouti à rien de positif : le sort des harkis reste celui des éternels apatrides qui hantent notre monde. Il maigrît, les traits de son visage, autrefois tout en courbes heureuses, se durcissent. Le suicide d'un de ces copains du camp ajoute à son désarroi, tout emmêlé de colères rentrées. Certes, il n'en laisse rien transpirer et ses professeurs ne peuvent se douter de rien puisqu'il continue à réussir ses études.

C'est dans cet état d'esprit qu'il prend l'autocar pour Cassis, un matin. À l'arrêt qui précède Cassis, il descend. À gauche, une route goudronnée mène à un camp militaire. À droite, un mauvais chemin de randonnée monte jusqu'au sommet des célèbres falaises. Les arbres se font rares, quelques pins maigrichons donnent un peu d'ombre, mais, bravant le soleil qui commence à déverser sa chaleur, il passe outre. Son pas ralentit le rythme, son dos se courbe, sa tête regarde ses pieds. Soudain, le chemin semble s'être perdu dans le ciel : il est arrivé au bord abrupt de la

falaise. Cent mètres en dessous, la mer de la calanque étincelle d'un bleu outremer presque éblouissant. Hassen s'avance jusqu'à l'extrême du bord, son corps pris d'un tremblement imperceptible vacille d'avant en arrière. Il est saisi d'un vertige fascinant qui l'attire vers le bas. À quoi bon continuer, pense-t-il ? Pourquoi ne pas se laisser envahir par l'idée du saut dans le vide ? C'est à ce moment précis qu'une mouette vient s'asseoir sur un rocher tout blanc à quelques mètres de Hassen. Distract, il lève les yeux en se détournant du vide, et la mouette le regarde comme si elle voulait lui parler. D'instinct, sans qu'il l'ait décidé, son corps choisit de s'asseoir sur un rocher tout aussi blanc. Et la mouette ouvre son bec pour lancer son cri de mouette perçant, et c'est un rire strident d'une violence inouïe qui hurle dans un braillement à réveiller un mort. Hassen en a la tête envahie. C'est comme un électrochoc.

— Aïcha ! Aïcha ! murmure-t-il doucement. Et se levant lentement, il tourne le dos à la falaise en prenant le chemin du retour.

C'est à cette époque difficile de sa vie qu'il rencontre un jour dans le train un jeune maghrébin comme lui algérien dont l'attitude l'intrigue. Il reste plongé dans la lecture d'un petit livre dont il ne détache pas les yeux. Une barbe noire pend à son menton. Ses lèvres murmurent tout bas le texte qu'il est en train de lire. Frappé de curiosité, et comme le hasard du trajet l'a placé à côté de lui, Hassen lui adresse la parole en arabe. Le jeune est tout surpris de s'entendre ainsi interpellé dans sa langue, et, quittant des yeux pour la première fois le livre, il se tourne vers lui :

— Qui es-tu pour me parler ? Nous ne nous connaissons pas !

— C'est vrai, je m'appelle Hassen. Et toi ?

— Je m'appelle Kader, et je lis le Coran. Tu connais ?

— À peine, répondit Hassen. Mon père le connaît, mais pas moi. J'ai oublié que j'étais musulman, et je ne connais rien à la religion.

— Viens avec moi, lui dit Kader, je vais à la mosquée, enfin, à l'usine qui nous sert de mosquée, je te montrerai. Nous sommes vendredi, c'est le jour de la prière.

Arrivés à la gare, Kader emmène Hassen dans les quartiers nord de la banlieue de Marseille, le dirigeant de ruelles en ruelles jusqu'à, en effet, un bâtiment d'usine désaffecté. Le quartier semble désert, mais lorsqu'ils pénètrent à l'intérieur c'est un fourmillement de monde qui les accueille dans la vaste cour. Et, stupeur, il n'y a là que des hommes, jeunes pour la plupart, à part quelques personnages solennels enturbannés. La foule pénètre dans ce qui a été la salle des machines, mais vide de tous meubles, dont le sol est recouvert de larges tapis. Kader y entraîne Hassen. Les hommes s'asseyent à même le sol par rangées de cinquante ou soixante, ils s'asseyent avec eux. C'est très impressionnant, d'autant plus que le contraste est grand entre le tumulte bruyant de la cour et le silence de la salle. L'imam qui préside, face aux rangées d'hommes, dirige la prière. Hassen est soudain saisi d'une immense émotion quand il se voit prosterné face contre terre spontanément comme tous les autres, puis debout les bras en l'air, puis assis de nouveau sur les talons. Toutes ces voix mâles et gutturales résonnent dans la salle ajoutant à l'intensité de l'atmosphère religieuse. À nouveau un silence impressionnant s'installe, et l'imam prend la parole pour dire la khotba (la prédication, lui dit Kader). Il parle d'abondance, avec force et autorité. Il développe l'idée de l'examen en islam : or, c'est précisément le temps des examens pour Hassen, il devient très attentif.

— L'examen, dit l'imam, est une constante expérience humaine, à tous les grands moments de l'existence d'un homme il faut en traverser l'épreuve. Mais le Coran nous apprend qu'il faut davantage encore nous préparer au grand examen, celui du

jugement dernier ! C'est l'effort sur soi-même qui est le vrai combat du musulman, pour être digne du paradis.

L'imam parle encore de l'obéissance que doit tout musulman à l'État, dont l'image parfaite est celle d'un État musulman.

— Assurément, dit-il, l'État musulman est resté à travers les siècles le flambeau et le jalon qui guide les hommes grâce à la fraternité dont l'islam a établi les fondements sur ses bases solides. Sa reviviscence assurera à notre époque une victoire assurée.

Ce sont là des paroles qui vont droit au cœur de Hassen. Lui qui rêve d'un pays où les siens pourraient vivre en hommes libres, et non plus parqués dans les camps. La victoire ? Qu'elle est encore loin !

Après la prière, suivie de longues palabres accompagnées de nombreuses rasades de thé à la menthe, Hassen et Kader se retrouvent au-dehors. Il fait nuit.

— Alors, questionne Kader, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'aimerais bien revenir, lui répond Hassen. Et c'est ainsi qu'il s'inscrit à l'école coranique pour découvrir ce qu'est sa religion que, pourtant, il ne connaît pas.

Kader l'accompagne régulièrement à la mosquée, et lui fait connaître d'autres musulmans. Un certain Tayeb aime particulièrement s'entretenir avec Hassen.

— Qu'est-ce que tu fais, en dehors de tes cours ? À quoi passes-tu le temps de tes loisirs ?

Hassen comprend qu'il s'agit pour Tayeb de mesurer le sérieux de sa nouvelle foi musulmane. Il faut s'abstenir de tous loisirs défendus, refuser les alcools, respecter les filles, pratiquer les prières quotidiennes. Sur ce dernier devoir d'un bon musulman, Hassen reste court : il ne peut pratiquer sa religion à l'intérieur des murs d'une école catholique ! Ses amis étudiants comme ses

professeurs ignorent tout de sa découverte de l'islam et il tient particulièrement à la leur cacher. Ce sont déjà, mais il ne le sait pas encore, les prémices d'une vie vécue dans la clandestinité. Il découvre qu'il lui est impossible d'obéir au premier devoir de l'islam, celui de la chahada, la confession de la foi musulmane, s'il veut rester bien accepté dans son école.

Tayeb l'interroge sans cesse. Hassen est ainsi amené à lui raconter qu'il s'entraîne clandestinement au tir dans les sous-sols d'un monastère voisin. Un de ses professeurs l'y a emmené et il y prend goût. Il y ressent la même fascination que celle autrefois éprouvée, devant les grandes flammes du feu qu'il avait imprudemment allumé dans la pinède. À son grand étonnement, Tayeb semble particulièrement intéressé, mais sans le questionner davantage. Ce n'est que bien plus tard, lorsque Hassen est assez avancé dans la connaissance et la pratique de la foi musulmane, que Tayeb aborde le sujet. Avec qui Hassen s'entraîne-t-il ? Avec quelles armes ? Depuis combien de temps ? Sait-il démonter son arme, la remonter ? Est-il adroit au tir sur la cible ? Hassen ne comprend pas tout d'abord le pourquoi de la soudaine curiosité de Tayeb, jusqu'au jour où ce dernier le prend à part. Il a compris l'exacerbation du tempérament de Hassen, son dégoût d'une vie double, son ras-le-bol de sa situation de fils de harki qui semble faire de lui une bête marquée comme on marque les taureaux destinés à l'abattoir des arènes. Il lui dit :

— Si tu le veux, je peux te proposer de passer à l'action. Je connais un endroit où tu pourras t'épanouir, libre dans ta foi, partageant la vie communautaire avec d'autres jeunes hommes comme toi avides de vivre une aventure passionnante.

Hassen apprend alors qu'il lui est possible de s'incruster dans les rangs des volontaires d'Allah. Il y a au Pakistan une école qui propose des stages d'étude coranique où il retrouvera d'autres

ingénieurs comme lui, Tayeb lui a cité un certain Ziad Jarrah, étudiant en aéronautique, garçon timide débarqué en Allemagne et qui a commencé, comme lui, Hassen, à se chercher des amis. Mais il y a aussi des médecins, des électroniciens, des mathématiciens et des ingénieurs.

— J’y pars moi-même cet été, tu peux venir avec moi, tu verras : tu ne le regretteras pas, lui a précisé Tayeb.

Hassen met quelque temps à se laisser tenter, puis il cède au mirage d’un autre monde possible qui s’ouvre devant lui. L’islam lui semble d’un coup susceptible de changer ce monde mauvais que l’occident lui propose. Il se renseigne et s’inscrit finalement en prenant un billet d’avion pour Peshawar par la compagnie Pakistan Airways. Le jour du départ, ils sont trente candidats pour un voyage de douze heures d’avion. Arrivés à Peshawar, ils sont conduits dans un bureau où des hommes en uniforme leur prennent leurs passeports.

— On vous les rendra au retour », affirment-ils.

Ils apprennent qu’il s’agit de Frères musulmans. Sur le mur derrière le bureau Hassen voit une affiche : c’est un calendrier pakistanais, sur lequel figure en grand un portrait de Ben Laden. En travers de l’affiche, le mot « America » est brisé, et un slogan commente : « Allah is only superpower ». On ne peut être plus clair !

On les conduit dans leur lieu de séjour, à peine plus confortable que le camp de harkis qu’il connaissait, mais Hassen n’en a cure. Il est trop excité par son stage et ce qu’il en attend. Le lendemain de leur arrivée le stage commence par la prière dès l’aube. Suit la lecture du Coran, sous la houlette d’un maître exigeant qui enseigne à mettre les bonnes intonations sur les versets lus ; il faut les apprendre par cœur. L’après-midi est consacrée aux activités sportives qui sont bien nécessaires pour qu’Hassen retrouve la souplesse du corps que ses études lui ont fait oublier.

Après plusieurs jours dans ce camp, des véhicules 4x4 les prennent en charge avec leurs maigres bagages pour les acheminer jusqu'en Afghanistan. Acheminer est le terme qui convient, car il s'agit bien de chemins, ressemblant davantage à des pistes mal entretenues qu'à des routes carrossables. Les premières pentes des montagnes se révèlent bientôt difficiles à franchir, à tel point qu'à un col, à quelque 3000 mètres d'altitude, il faut échanger les 4x4 contre des bourricots récalcitrants. Le paysage est d'une aridité prodigieuse, et la piste traverse des gorges impressionnantes pour aboutir enfin dans un lieu verdoyant. Des troupeaux de chèvres aux longs poils blancs, noirs sur le dos, dont la tête s'orne de belles cornes enroulées, paissent tranquillement, conduits par des talibans coiffés de turbans poussiéreux ou de coiffes plates et larges. C'est là qu'est dressé un camp, perdu au fond de la vallée. Des falaises d'ocre jaune rosé entourent le camp à l'allure militaire composé de tentes délavées. Les trente stagiaires sont répartis par groupes de 7 ou 8 et gagnent aussitôt leurs tentes. Hassen et Tayeb sont logés dans la même tente. Ils y trouvent pour chacun une tenue militaire d'uniforme pakistanais, dont la veste est dotée d'un col Mao bien caractéristique. Le repas du soir est composé exclusivement de riz, et ils découvrent bientôt que c'est là le menu de chaque repas. Le lendemain, l'entraînement commence sur un rythme accéléré : enseignement coranique, apprentissage du maniement des armes – des kalachnikovs, et des pistolets automatiques, que Hassen connaît bien – auxquelles s'ajoutent les mitrailleuses et les mortiers. Il y a chaque jour une initiation aux techniques d'autodéfense. Là, c'est Tayeb qui excelle : il y déploie une telle férocité que les autres ont bientôt peur de lui. De temps à autre, de longues marches d'endurance les emmènent en commando où il faut s'orienter sur des sentiers balisés de bornes rouges signalant les emplacements des mines

laissées par les Soviétiques lors de la guerre précédente. Le cra-pahutage est donc particulièrement dangereux, et des récits racontent que quelques-uns des stagiaires précédents y ont trouvé une mort atroce. Ce sont des jours pénibles, pénibles pour le corps, mais aussi pour l'esprit. Hassen n'a pas appris à obéir aux ordres des instructeurs, impitoyables, et au début il a envie de fuir. Mais son orgueil l'incite à tenir bon, et progressivement le rythme des jours lui devient familier. Peu à peu, la lettre de l'enseignement coranique pénètre dans sa tête pour lui dicter le comportement recherché. Et la mécanique des gestes lui devient automatique. Surtout, il découvre la joie dure et forte d'appartenir à une communauté, un corps de jeunes gens farouches habités par une foi conquérante. Sa peau devient basanée, comme l'était celle de son père offerte aux vents et au soleil de sable sur les pentes des montagnes algériennes. Il prend une allure plus farouche semblable à son esprit qui se forge ainsi un comportement déterminé. Il devient moudjahid. Il est prêt à obéir aux ordres des religieux, par soumission aveugle à la foi coranique, selon l'enseignement qui lui est donné. Entrent dans son esprit, comme des papillons tourbillonnant en tous sens, des idées de martyres, d'actes fous ou d'attentats meurtriers pour la gloire d'Allah.

Pour en faire des exaltés décidés, les instructeurs ont concocté une séance propre à enflammer les esprits des jeunes moudjahidin. On emmène un jour tout le contingent sur une route se terminant en impasse, bloquée par une muraille épaisse. À 100 mètres du mur, une voiture est garée. On demande un volontaire pour prendre le volant : plusieurs mains se lèvent aussitôt, dont celle de Tayeb. C'en est un autre qui est retenu.

— Voici comment faire un attentat à la bombe, leur est-il précisé.

Une fois le volontaire assis derrière le volant, un mécanicien vient souder les portes du véhicule. Un coup de pistolet donne le

signal du démarrage, et la voiture bondit en avant pour se lancer à pleine vitesse contre le mur. Là, elle explose.

« Allah est grand ! Allah est grand ! » crient les moniteurs, et le cri est repris non sans peine par l'ensemble des stagiaires. « Allah akbar ! »

Hassen ne peut retenir ses larmes. Des crampes crispent ses tripes jusqu'à le faire hurler. Curieux de voir la réaction de son ami, il voit avec horreur qu'un large sourire éclaire son visage, en même temps que le bleu lavande de ses yeux prend la teinte acier d'une lame acérée. D'autres ont les épaules rentrées, leurs figures étant devenues de pierre, fendues de rictus, figées dans l'exaltation fanatique ou la stupeur la plus totale. Ils ont compris dans l'instant même la mort qui va leur ouvrir la porte du paradis.

On leur enseigne qu'ils sont devenus les fers de lance d'un islam conquérant, et qu'il leur faut se replonger dans leurs pays respectifs pour y reprendre leur vie ordinaire, tout en restant prêts à répondre à toute mobilisation secrète qui leur sera communiquée en temps voulu. Tous en sont fiers, heureux d'avoir été choisis comme combattants d'une armée civile clandestine.

Un mois plus tard, ils sont reconduits à Peshawar, on leur rend leurs passeports, et l'avion ramène chez eux ces jeunes hommes devenus des adultes déterminés emportant avec eux leurs convictions nouvelles. Ils ne sont plus des déçus de l'occident, ils sont, croient-ils, des combattants de l'islam. Mais il leur faut désormais prendre le déguisement d'ingénieurs diplômés pour devenir crédibles aux yeux de leurs futurs employeurs.

Débarquant à Marignane, Hassen prend le chemin de l'école et se précipite sur le tableau affichant les résultats des examens passés avant le départ : il y figure, en bonne place. Il est devenu ingénieur.

CHAPITRE 2

En Provence, le ciel est beau, les montagnettes rendent le trajet pittoresque, et l'auto aime à paresser en suivant les méandres de la route. Un jour, Luc Autin peut profiter d'un de ces trajets en voiture pour se livrer à son petit jeu favori. Il aperçoit sur le bas-côté un stoppeur qui lui fait signe de le prendre. Comme il s'en est fait la règle, Luc s'arrête et le laisse s'installer, lui sur le siège du passager, et son gros sac mal ficelé sur le siège arrière. Il est manifestement un habitué, pas bien lavé, de ce genre de transport, Luc en sent l'odeur. Mais il éprouve toujours le besoin, le plaisir ? de dialoguer avec cette catégorie si méprisée de l'espèce humaine. Il veut savoir où il va, où il couchera cette nuit : il pourra lui communiquer des adresses. Et puis, il n'aime pas rester seul en voiture. Il l'interroge :

— D'abord, où vas-tu ? Comment t'appelles-tu ?

L'autostoppeur lui répondit du tac au tac :

— Mon nom est Van, mais tout le monde m'appelle Yvan. Je suis de mère cambodgienne, ça se voit, non ?

Luc ne l'avait pas remarqué. Il n'est guère attentif au faciès des gens. Il le questionne à nouveau :

— Et ton père est français ? Tu peux me tutoyer, ça aide les contacts.

— Mon père m'a donné son nom : Duclot, c'est tout. Il était